

LIVRET D'ÉTUDE & DE RÉFLEXION

POURIM

11 Sujets d'Étude & Débat pour la Table de Fête

Onze questions tirées du cours du Rav Raphaël Benizri « Pourim :
la Meguila dans le présent » : pourquoi Amalek naît de nos
propres divisions, qui est « le roi » d'un livre où le nom de D' n'est
jamais écrit, et pourquoi Esther, restée en otage au palais, n'a pas
encore dit son dernier mot.



Rav Raphaël Benizri

Sommaire des sujets

Thèmes de réflexion et questions à partager autour de la table de Pourim

-
- 01** Une intrigue de palais ?
 -
 - 02** C'est nous qui engendrons Amalek
 -
 - 03** « Le roi », sans autre précision
 -
 - 04** Adon : une souveraineté qu'on ne garde pas pour soi
 -
 - 05** Haman et Mordekhaï sont écrits dans la Torah
 -
 - 06** Esther, otage au palais
 -
 - 07** « Si tu te tais, le salut viendra d'ailleurs »
 -
 - 08** Yehoudim en exil, Israël sur sa terre
 -
 - 09** Au-delà de la connaissance
 -
 - 10** Esther n'a pas dit son dernier mot
 -
 - 11** Pourquoi Adar Cheni ?
 -

Une intrigue de palais ?



PRÉSENTATION

Certains critiques lisent la Meguila comme une intrigue de cour : un roi qui se venge de sa femme, des Juifs assimilés aux noms perses, un Haman jaloux d'un poste. Avant de leur répondre, le Rav rappelle comment on lit la Torah : non avec les yeux du passé, mais tourné vers l'avenir.

LA QUESTION

Pourquoi ne peut-on pas réduire le récit d'Esther à une histoire de jalousies et de complicités à la cour de Perse ?

LA RÉPONSE

Le Rav : « *Le passé, ce sont les traces, les marques laissées sur le chemin.* »

Quand on suit bien le texte, on perçoit toujours un parallélisme entre ce qu'il dit et ce qui se passe dans le monde. Le passé n'est qu'un ensemble de simanim, de traces laissées sur le chemin ; à travers lui, nous préfigurons l'avenir. Le texte du passé est toujours projeté sur un futur.

On pourrait certes lire la Meguila comme le font certains critiques : Ahachvéroch se venge de sa femme qui refuse de lui obéir ; Mordekhaï et Esther, aux noms perses, seraient des Juifs de cour attachés à leur poste ; Haman voudrait la place de second du roi, et Mordekhaï jouerait à l'agent de renseignement en dénonçant le complot de Bigtan et Térech.

Mais on n'aurait pas instauré une fête pour une intrigue de la sorte, et on ne lui aurait pas donné l'importance qu'elle a : celle de clôturer l'histoire du peuple juif. La Meguila déroule le secret de l'histoire juive au sein des nations.

CONCLUSION DU RAV

Nous ne sommes pas des nostalgiques d'un passé révolu, mais d'un passé que nous voulons faire aboutir à sa finalité.

LEÇON POUR LA TABLE

Nos histoires de famille aussi peuvent se raconter comme de simples rivalités. Quel épisode de notre propre histoire avons-nous réduit à une affaire d'intérêts ou de jalousies ? Que deviendrait-il si nous le lisions comme une trace laissée pour notre avenir ?

C'est nous qui engendrons Amalek



PRÉSENTATION

Pour le Rav, Amalek n'est pas d'abord un ennemi venu du dehors. Il surgit chaque fois qu'une marche montre des signes de lassitude, et il prospère sur nos fractures. La chute du premier et du second Temple en témoigne.

LA QUESTION

Si Amalek « n'existe pas dans la réalité si nous ne le générons pas », d'où tire-t-il sa force — et qu'est-ce qui doit vraiment nous inquiéter ?

LA RÉPONSE

Le Rav : « Amalek, c'est nous qui le générons. »

Amalek nous attaque lorsqu'on est en route et qu'on s'arrête : on est fatigué, on pose le tablier et on se dit que les autres continueront. C'est en laissant aux autres le soin de prendre le relais qu'on lui ouvre la porte. Il naît de la démission du peuple, et il se nourrit de sa fracture en plusieurs parties.

Interrogez l'histoire : quand le premier Temple a été détruit, des tendances s'étaient créées au sein du peuple et entretenaient des luttes incessantes, et l'ennemi en a profité. Il en est de même du second Temple. Si le peuple avait présenté un front commun, s'il avait été véritablement convaincu de son projet d'avenir, les autres peuples n'auraient eu aucune prise sur lui.

Sur les ennemis extérieurs, nous sommes assurés de la victoire : Baroukh Hachem, nous avons résisté à toutes les persécutions, avec cette main discrète de la Providence qui s'associe à notre parcours. Ce qui nous fragilise toujours, ce sont les luttes intestines que nous n'arrivons pas à faire converger vers un but louable.

CONCLUSION DU RAV

Ce qu'il faut redouter toujours, ce sont les divisions au sein du peuple.

LEÇON POUR LA TABLE

Dans une famille comme dans un peuple, les disputes internes ouvrent la porte à ce qui vient du dehors. Quelle division, chez nous, dure depuis trop longtemps ? Vers quel « but louable » commun pourrions-nous la faire converger ?

« Le roi », sans autre précision



PRÉSENTATION

Le nom de Hachem n'apparaît nulle part dans la Meguila. Pourtant, dit le Rav, il y est constamment présent. Il suffit de savoir lire un mot qui revient sans cesse : hamélekh, le roi.

LA QUESTION

Comment D' peut-il être partout dans un livre où Son nom n'est jamais écrit ?

LA RÉPONSE

« Ahachvéroch, qui régnait de l'Inde jusqu'à Couch, sur cent vingt-sept provinces » (Esther 1, 1).

La Providence divine va se cacher, elle va se mettre un masque : on ne la verra pas. Le nom de Hachem n'apparaît pas dans la Meguila. Mais ce n'est pas qu'il ne soit pas présent : il y est constamment présent.

Car il faut faire une exception pour le roi du premier verset : là, c'est bien Ahachvéroch qui règne de l'Inde jusqu'à Couch, sur cent vingt-sept provinces. Mais tous les autres emplois de hamélekh font référence à cette Providence, au Maître de l'univers, qui est présent dans ce monde.

Pourquoi ne le voyons-nous pas ? Parce que nous n'avons pas les clés de cette vision de D' au-delà de ce que peut nous révéler le texte. La présence est là, sous le masque ; c'est notre regard qui doit apprendre à la reconnaître.

CONCLUSION DU RAV

Le nom de Hachem n'apparaît pas dans la Meguila, mais ce n'est pas qu'il n'est pas présent : il est constamment présent.

LEÇON POUR LA TABLE

Il y a des périodes où l'on ne voit pas la main de D' dans sa vie. Que chacun pense à un « roi sans nom » de son année — un événement, une rencontre — derrière lequel il reconnaît aujourd'hui une Providence. L'avait-il vu sur le moment ?

Adon : une souveraineté qu'on ne garde pas pour soi



PRÉSENTATION

Le Rav distingue deux manières de percevoir D' : dans la nature, comme Créateur, et dans la conscience, comme Révélateur. Entre les deux se tient l'homme, qui réclame lui aussi un pouvoir, une maîtrise, une souveraineté.

LA QUESTION

Pourquoi l'homme qui revendique sa souveraineté pour lui seul tombe-t-il dans une forme d'idolâtrie ?

LA RÉPONSE

Le Rav : « Il y a D' créateur et D' révélateur, D' extérieur dans les forces de la nature et D' intérieur dans les consciences humaines. »

Il y a une façon de percevoir D' dans l'immanent, à travers la création, et celle-là nous est très proche, parce que nous pouvons nous-mêmes revendiquer le titre d'adon, de maître. Nous voulons maîtriser les choses, nous exigeons une souveraineté. Mais cette autorité relative, on ne peut pas se l'attribuer en propre : elle deviendrait une avoda zara, une idolâtrie.

Il faut la partager avec tout le monde, et considérer qu'elle est un don de Celui qui a la maîtrise de tout et qui gère le monde.

Faire intégrer à la nature cette conscience, aller du maamar, la parole créatrice, à la parole révélatrice : c'est un parcours spirituel qui demande beaucoup d'énergie. Car ce qui fonde l'homme, son adnout — aujourd'hui, glisse le Rav, on dirait son ADN —, ce qui le tisse, ne vient que de la perception intérieure du divin en lui, celle du Nom de quatre lettres.

LEÇON POUR LA TABLE

Chacun exerce une autorité quelque part : sur ses enfants, à son travail, dans une association. Comment la vivons-nous : comme une propriété, ou comme un don reçu, à partager ? Que changerait, demain, ce second regard ?

Haman et Mordekhaï sont écrits dans la Torah



PRÉSENTATION

Nos sages posent la même question pour les deux adversaires du récit : Haman, où est-il écrit dans la Torah ? Et Mordekhaï, où est-il écrit ? Les deux réponses tiennent en deux mots, et elles se répondent.

LA QUESTION

Quels mots de la Torah portent déjà les noms de Haman et de Mordekhaï — et que disent-ils de ce que chacun incarne ?

LA RÉPONSE

« Est-ce de l'arbre dont Je t'avais ordonné de ne pas manger ? » (Béréchit 3, 11) ; « la myrrhe pure », mor deror (Chemot 30, 23).

Haman, c'est le hamin du verset : est-ce de l'arbre dont je t'avais ordonné de ne pas manger ? C'est l'arbre de la connaissance, cette volonté de l'homme de s'imposer par son savoir, comme s'il pouvait tout atteindre, tout comprendre, tout soumettre au pouvoir d'une raison toute-puissante. Non, dit le Rav, ce n'est pas possible.

Mordekhaï, lui, vient de mor deror. Deror veut dire la liberté, et mor est un parfum : un parfum de liberté. C'est un homme capable de se mesurer à toutes les situations et d'affirmer avec force ses convictions face à un monde oppressant qui l'expose à la mort.

C'est cet homme-là qui est capable de prolonger l'histoire du peuple juif. Et c'est d'ailleurs sur lui que se referme la Meguila : Mordekhaï le Juif, celui qui recherche le bien de son peuple.

CONCLUSION DU RAV

Deror, c'est la liberté, mais c'est un parfum.

LEÇON POUR LA TABLE

Haman est la part de nous qui veut avoir raison de tout ; Mordekhaï, celle qui tient à ses convictions sans chercher à tout soumettre. Autour de cette table, qu'est-ce qui l'a emporté cette année dans nos discussions : le besoin d'avoir raison, ou le parfum de liberté ?

Esther, otage au palais



PRÉSENTATION

La Meguila se referme sur Mordekhaï devenu l'adjoint du roi. D'Esther, on n'entend plus parler. Pourtant, dit le Rav, ce n'est pas Mordekhaï qui a sauvé le peuple : il a sonné l'alarme. Celle qui l'a sauvé, c'est une femme.

LA QUESTION

Qu'a sacrifié Esther que nul autre ne pouvait sacrifier — et pourquoi devait-elle rester au palais ?

LA RÉPONSE

Sarah a vécu cent vingt-sept ans (Béréchit 23, 1) ; Esther règne sur cent vingt-sept provinces.

Esther s'est condamnée à vivre avec Ahachvéroch, et l'on n'entend plus parler d'elle. Pour comprendre ce qui lui a permis de régner sur cent vingt-sept provinces, il faut la rapprocher de Sarah, la princesse, qui a défendu à tout prix l'identité du peuple sans compromis avec Ichmaël, et qui est restée fidèle tout au long de ses cent vingt-sept ans. Esther est de la même trempe.

Mais il y a une différence. Hachem a arrêté la main d'Avraham : si tu dois sacrifier quelque chose, sacrifie ton animalité, ne sacrifie pas ta personne. Chez Esther, le sacrifice s'est réalisé : elle est restée dans le palais comme un otage, une personnalité juive en otage chez les nations.

Pourquoi une femme ? Parce que c'est elle qui peut recueillir les éléments de toutes les cultures, les filtrer et les ramener à leur source, comme nous le faisons avec le korban, le sacrifice, qui élève l'inerte, le végétal, l'animal et l'homme dans un feu ascensionnel. Réunir les éléments de culture et les débarrasser de leurs scories : c'est le thème essentiel de la Meguila.

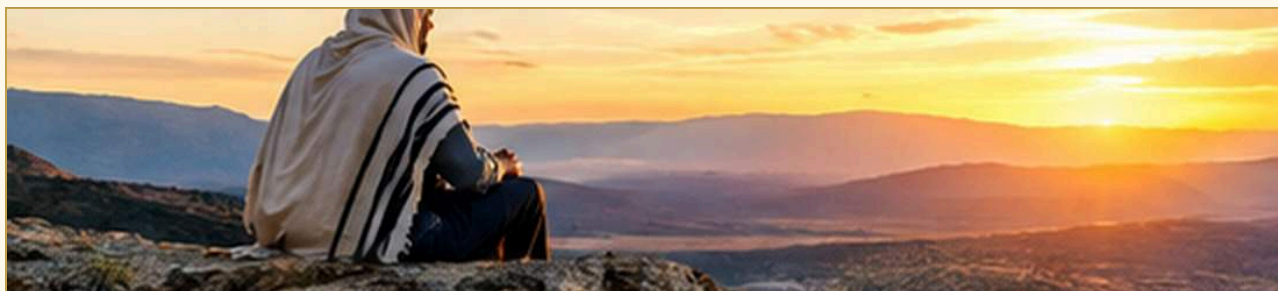
CONCLUSION DU RAV

Mordekhaï a sonné l'alarme du peuple, mais celle qui l'a sauvé, c'est la femme, c'est Esther.

LEÇON POUR LA TABLE

Il y a dans toute famille quelqu'un qui reste « au palais » : celui qui s'occupe d'un parent, qui tient la maison, qui renonce pour que les autres avancent. Qui est-ce chez nous ? Et que faisons-nous pour qu'il ne disparaisse pas du récit ?

« Si tu te tais, le salut viendra d'ailleurs »



PRÉSENTATION

Esther hésite : on ne se présente pas devant le roi sans avoir été appelée. Mordekhaï ne la rassure pas et ne la supplie pas. Il lui répond que le salut viendra de toute façon, mais d'un autre endroit.

LA QUESTION

Si le peuple sera sauvé de toute manière, pourquoi Esther devrait-elle risquer sa vie — et que veut dire « d'un autre endroit » ?

LA RÉPONSE

« Délivrance et salut surgiront pour les Juifs d'un autre endroit » (Esther 4, 14) ; « Et si je dois périr, je périrai » (Esther 4, 16).

Mordekhaï lui dit : attention, si tu ne te présentes pas de toi-même, si tu ne fais pas le travail toi-même, sache que le salut du peuple juif viendra d'un autre endroit. Cela veut dire qu'il viendra des nations, de l'autre côté. Et comment ? Par une Choa : une menace qui élargue la majeure partie du peuple pour n'en laisser en vie que quelques éléments.

C'est alors qu'Esther dépasse ses réserves, ses doutes et ses craintes : puisqu'il faut se sacrifier pour ce peuple, comme l'a fait Moché, kaacher avadeti avadeti. Je vais disparaître dans ce monde-ci, je vais sacrifier mon monde futur pour sauver le peuple juif.

Le peuple se demande toujours si l'Éternel le suit : s'il est là, ne devrions-nous pas triompher de tous les obstacles ? Mais c'est un acte d'abnégation totale, de don de soi, qui incite HaKadoch Baroukh Hou à mettre en mouvement Son projet. Sans Moché, pas de sortie d'Égypte ; sans Esther, pas de délivrance face à la volonté d'anéantissement de Haman.

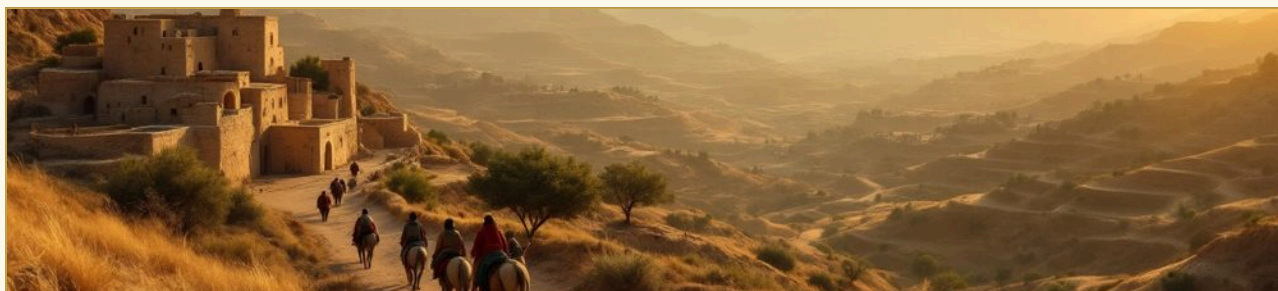
CONCLUSION DU RAV

Il n'y a aucun événement qui puisse se produire dans l'histoire sans qu'il y ait une messirout néfesh.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous disons souvent : quelqu'un d'autre s'en occupera. C'est peut-être vrai — et c'est précisément là le problème. Quelle est la chose que chacun ici sait devoir faire et repousse en comptant sur un autre ? À quel prix, et par la main de qui, se fera-t-elle sinon ?

Yehoudim en exil, Israël sur sa terre



PRÉSENTATION

On aurait pu croire que Pourim, fête de l'exil, cesserait d'être célébrée une fois le peuple revenu sur sa terre. La Meguila affirme le contraire : ces jours ne passeront pas, et leur souvenir ne s'éteindra pas de leur descendance.

LA QUESTION

Pourquoi celui qui est redevenu « Israël » sur sa terre doit-il continuer à célébrer la fête des « Yehoudim » ?

LA RÉPONSE

« Ces jours de Pourim ne passeront pas d'entre les Juifs, et leur souvenir ne cessera pas de leur descendance » (Esther 9, 28).

Yehoudi est un attribut du peuple juif en exil. Il vient de Yehouda, parce que c'est le royaume de Juda qui a été exilé le dernier ; les autres tribus se sont disséminées, et l'on retrouve à peine leurs traces aujourd'hui. Mais quand nous réintégrons le pays, nous avons un autre titre : nous ne sommes plus des Yehoudim, nous sommes Israël.

Et Israël, c'est autre chose : le combattant pour D'. Ce combat, on ne peut pas le mener de manière explicite au sein des nations ; on ne le peut que lorsqu'on a retrouvé son identité nationale. Il y a une définition : quiconque renie le culte étranger est appelé juif. Cela vaut pour la diaspora. Pour les Juifs d'Israël, il ne suffit pas de renoncer à l'avoda zara : il y a autre chose à réaliser à travers soi.

Et pourtant, même rentrés sur notre terre, nous devons continuer à célébrer Pourim, dans toute génération et dans toute famille.

CONCLUSION DU RAV

Quand nous réintégrons le pays, nous ne sommes plus des Yehoudim, nous sommes Israël.

LEÇON POUR LA TABLE

Il y a des habitudes de l'exil que nous gardons même quand les conditions ont changé — et d'autres qu'il faut garder justement pour ne pas oublier. Lesquelles, dans notre famille ? Et que pourrait vouloir dire pour nous, concrètement, « combattre pour D' » ?

Au-delà de la connaissance



PRÉSENTATION

À Pessah, nous sommes sortis d'Égypte et nous sommes devenus libres. À Pourim, le peuple est sauvé — et il demeure sujet d'Ahachvéroch. Pourtant, nos sages disent que si toutes les fêtes disparaissaient, Pourim ne disparaîtrait pas.

LA QUESTION

Qu'avons-nous atteint à Pourim que nous n'avions pas acquis à Pessah, la fête de notre libération ?

LA RÉPONSE

« Nous sommes encore les serviteurs d'Ahachvéroch » (Talmud) ; à Pourim, on boit « ad delo yada », jusqu'à ne plus savoir.

À Pessah, il s'est agi de sacrifier l'idole égyptienne : nous sommes sortis des cultes étrangers, nous avons accédé à la liberté. À Pourim, nous avons dépassé le stade de la connaissance : nous sommes dans l'au-delà de la connaissance. Là, il n'y a plus de différence entre le bien et le mal ; la présence divine est là, autant dans l'interdit que dans le permis.

Cela veut dire que Haman lui-même est un acteur, mis sur la scène par Celui qui maîtrise toute cette pièce internationale de l'humanité. Les grands tyrans de ce monde sont eux aussi des acteurs.

Comment célébrons-nous cet accès ? Par un état d'ivresse : nous laissons la raison de côté, nous ne créons plus de séparations de pensée, nous ne disséquons plus. Nous savons que nous vivons avec un masque, dans une pénombre. C'est aussi pourquoi, pour proclamer l'unité de D', nous mettons la main sur nos yeux : cette unité, nous ne sommes pas capables de la comprendre.

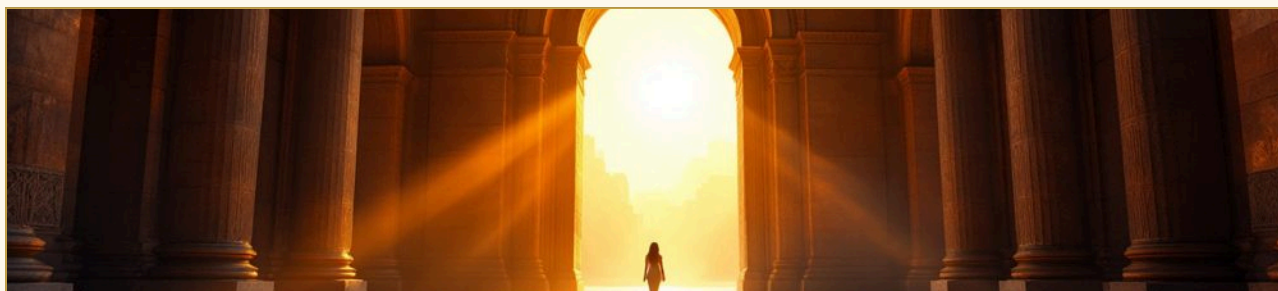
CONCLUSION DU RAV

Dans l'au-delà de la connaissance, la présence divine est là, autant dans le bien que dans le mal, autant dans l'impur que dans le pur.

LEÇON POUR LA TABLE

Il y a des épreuves et des personnes que nous ne voyons que comme des « méchants » de notre histoire. Et si elles jouaient aussi un rôle dans une pièce dont le metteur en scène nous échappe ? Quel rôle — même douloureux — a joué cette année ce que nous avons d'abord vécu comme un malheur ?

Esther n'a pas dit son dernier mot



PRÉSENTATION

La Meguila, on la lit déroulée, déployée d'un bout à l'autre. Pour le Rav, ce geste a un sens : le récit n'est pas clos. Un midrach annonce même qu'à la fin des temps, une femme sera à la direction du peuple juif.

LA QUESTION

Pourquoi le dernier acte de l'histoire reviendrait-il à une femme — et qu'est-ce qu'Esther a laissé « en gage » chez les nations ?

LA RÉPONSE

Le Midrach de Zeroubabel : à la fin des temps, une femme sera à la direction du peuple juif.

Pourquoi une femme ? Parce que c'est elle qui intègre tous les éléments de culture, tous les mouvements de pensée répartis à travers les nations. C'était déjà, à sa façon, le projet de Pharaon : faire disparaître les hommes et ne garder que les femmes, pour faire passer tout le génie juif par la matrice égyptienne.

Chez les nations, la présence divine n'est encore qu'accidentelle, fortuite, commandée par les événements. C'est la différence entre un prophète des nations, qui prophétise par intermittence, et un prophète d'Israël, installé dans la permanence de la révélation. Esther a laissé cette présence comme un gage au sein des nations ; il faut encore la récupérer, lui donner sa trajectoire et sa permanence.

L'intuition qui habite la femme est une dimension prophétique : elle saisit ce qui est par-delà la logique. C'est pourquoi Esther n'a pas achevé son travail. Elle reviendra clôturer ce qu'elle a entrepris, avant l'avènement messianique.

CONCLUSION DU RAV

La Meguila reste ouverte, elle reste déroulée, déployée tout au long de sa lecture.

LEÇON POUR LA TABLE

Une Meguila qu'on laisse déroulée, c'est une histoire qu'on n'a pas fini d'écrire. Quelle histoire de notre famille reste « ouverte » — une réconciliation, une transmission, un projet ? Et qui, parmi nous, a l'intuition de ce qu'il faudrait pour la conclure ?

Pourquoi Adar Cheni ?



PRÉSENTATION

Dans une année de treize mois, il y a deux mois d'Adar. Nos sages se sont demandé lequel recevrait Pourim. Le premier Adar semblait tout indiqué : c'est le mois de Moché, libérateur du peuple. Ils ont choisi le second.

LA QUESTION

Pourquoi Pourim a-t-il été rattaché à Pessah plutôt qu'au souvenir de Moché ?

LA RÉPONSE

Moché est né le 7 Adar et il est mort le 7 Adar.

On aurait pu rattacher Pourim au premier Adar : c'est le mouvement naturel du calendrier, et c'est le mois le plus proche de la date de Moché, né et mort le 7 Adar. Le Rav note même que, s'il n'était pas né circoncis, sa mila serait tombée au moment de Pourim. Vu l'identité de mission entre Esther et Moché, il aurait été normal de célébrer Pourim au premier Adar.

Mais nos sages ont préféré le rapprocher de Pessah, le greffer sur Pessah. À Pessah, nous sommes nés avec la notion de liberté ; l'histoire d'Esther, elle, n'a pas été close par la liberté. Nous y avons plutôt donné aux nations une conscience de la présence divine, là où la majeure partie du peuple exilé s'est retrouvée.

Car là où des centaines de milliers de Juifs sont rassemblés, la présence divine élit sa demeure : c'est nous qui l'attirons et la partageons avec les nations. Voilà pourquoi nos sages ont voulu que ce soit Pessah, la liberté retrouvée au sein de l'humanité, qui clôture cette histoire.

LEÇON POUR LA TABLE

Nos sages ont rattaché une histoire inachevée à la fête de la liberté plutôt qu'au souvenir d'un grand homme. Dans notre famille, à quoi rattachons-nous nos fêtes : à des personnes que nous honorons, ou à ce que nous espérons encore ? Quelle liberté attendons-nous qui n'est pas encore venue ?